

Exemple : un enfant est orgueilleux, ce vice perçera bientôt dans ses rapports avec ses condisciples ; il ne souffrira pas la moindre contradiction, il se fâchera de l'apparence même d'une moquerie, il témoignera du dédain pour les autres : excellentes occasions de faire connaître à cet enfant ce qu'il est, et de le faire rentrer en lui-même, s'il est repris avec la discrétion et le tact convenables. Remarquons que, dans ce cas, le conseil n'aura plus la défaveur d'être censé l'expression de l'opinion particulière du maître, toujours plus ou moins suspecte à l'enfant révolté ; mais qu'il aura, au contraire, sur celui-ci toute l'influence attachée à l'opinion de ses pairs qui le condamnera inévitablement, et devant laquelle il pliera toujours. Ainsi en sera-t-il dans toutes les occasions analogues.

*L'éducation :* L'intelligence est peut-être celle qui a reçu le plus de soins dans la famille ; c'est du moins celle qui se lie le mieux au besoin de s'occuper de l'enfant, qui est une des conséquences bienfaisantes de la tendresse maternelle. La mère a donc pris soin de l'enfant sous ce rapport, elle l'a fait à sa manière, sans doute, et sans autre méthode que celle que l'instinct lui a révélée ; mais cette éducation a suffi presque toujours à tirer l'enfant des langages de la vie sensitive et de l'ignorance absolue, et, par cette première et seconde impulsion, à le mettre à même de penser par lui-même. N'a-t-il pas fallu en effet, apprendre à l'enfant à marcher, à parler, à éviter le mal matériel ? cela ne s'est pas opéré sans mettre son intelligence en mouvement et sans lui imprimer une secousse durable. Ajoutez à cela ces conversations interminables entre la mère et l'enfant, ces petites luites de tous les instants où la faiblesse du petit être n'est pas toujours celle qui succombe, le contact des frères et des sœurs souvent, de tous ceux qui s'intéressent à ce nouveau venu dans la vie, et vous concevrez que l'enfant, et même l'enfant du pauvre a déjà reçu une certaine culture intellectuelle.

Cependant, il ne faudrait pas trop en conclure. Ces premiers rudiments de la vie spirituelle sont bien faibles encore, et il arrive le plus souvent que les idées de l'enfant sont ou incomplètes, ou confuses, ou toutes matérielles, et bornées à la sphère de besoin et de choses dans laquelle il a vécu. Ces idées ne seront donc que d'un faible secours pour les études, et, comme c'est le cas le plus ordinaire, ce premier travail de la famille, précieux en ce sens qu'il a donné le branle à l'intelligence et l'a rendue capable d'agir, sera tout à refaire, lorsqu'il s'agira d'aborder des choses spirituelles, comme le sont les matières de l'enseignement. C'est donc une initiation nouvelle que le maître aura à entreprendre, et, à ce propos, il importe de bien entendre la question.

Faut-il entendre par éducation de l'intelligence la suite des études qui procurent l'instruction ? Ce serait une erreur funeste, et c'est cependant une erreur bien répandue, et qui n'a pas cessé de compromettre le succès de l'éducation publique. Non, l'instruction n'est pas l'éducation de l'intelligence ; elle peut être le moyen, elle n'est pas le but. Cette éducation consiste dans le développement régulier, complet et universel de l'être humain ; par la culture judicieuse et raisonnée de ses facultés spirituelles et non dans une instruction souvent mal dirigée et mal comprise, qui peut n'être que le résultat incomplet de la mémoire. Et cela est si vrai, qu'un homme instruit—et le cas n'est pas rare,—peut fort bien n'être pas un homme intelligent. Combien d'hommes, en effet, qui savent d'ailleurs une foule de choses, mais qui sont sans jugement, sans goût, sans promptitude à comprendre, sans clarté pour communiquer leurs pensées sans facilité pour la composition. Ces hommes ont beaucoup vu, beaucoup lu peut-être beaucoup appris, mais ils n'ont pas l'intelligence formée. Voyez, au contraire, un

homme qui a reçu l'éducation de l'intelligence, il peut savoir beaucoup moins de choses, mais comme son intelligence a été exercée, façonnée, formée, il en résulte qu'avec ce petit nombre d'éléments, il se trouve à même de pénétrer une foule de choses qu'il n'a point apprises, *il est capable d'apprendre*. Et ne voit-on pas que c'est là en réalité le véritable but de l'éducation, si l'on songe au peu de choses que l'enfant peut en réalité apprendre dans les écoles, au nombre de celles qu'il doit savoir, et qu'il ne peut apprendre que dans la suite de la vie ? Qu'arriverait-il, en effet, si par le fait d'une éducation mal entendue, l'intelligence de l'enfant se trouvait immobilisée au sortir de l'école, par impuissance d'apprendre d'elle-même, et réduite aux seules connaissances qu'elle tiendrait de ses études imparfaites ? De quelle utilité pour lui-même et pour la société pourrait être un adolescent ainsi élevé ? On frémit douloureusement à la seule pensée de cette situation funeste, et pourtant est-ce là un fait bien rare parmi les enfants qui sortent de nos écoles primaires ?

On se trompe donc lorsqu'on entasse dans l'esprit de l'enfant une foule de connaissances, sans s'inquiéter du seul et unique but, qui serait le développement des facultés, la formation de l'être intelligent ! Il est bien évident, en effet, que si les matières de l'instruction sont en trop grand nombre, ou données trop vite et prématurément, la base croulera sous cet édifice trop lourd et mal cimenté, et l'intelligence en sera comme écrasée. Comment pourrait-elle vivre à l'aise sous ce fatras de connaissances mal recueillies, mal comprises, et dont elle n'aura point appris d'ailleurs à faire usage !

Il importe donc ici d'avoir égard à deux choses : à la manière d'enseigner, plus ou moins favorable au développement de l'intelligence, et au nombre de connaissances qu'il convient de donner à l'enfant. Ajoutons encore que l'enfant ne doit pas seulement être mis à même de déployer toutes ses forces spirituelles, mais que cet exercice de son être doit avoir lieu pour le bien, et que par conséquent sa volonté doit y être inclinée. Il se conçoit dès lors que le développement de l'intelligence ne saurait s'opérer sans celui de la moralité, et que le seul enseignement rationnel et judicieux sera celui par lequel le perfectionnement moral de l'enfant marchera de pair avec celui de son intelligence, et par lequel aussi le second servira de moyen au premier.

Un tel principe une fois posé, par quelle voie et dans quelle mesure peut-il se réaliser ? Là où, par la force des choses, l'enseignement doit être court et son objet borné, il importe sans doute d'en bien choisir la matière et la méthode, car de ce choix dépendra le double résultat intellectuel et moral que l'on poursuit. Cette matière est-elle purement abstraite et sans tendances morales, et cette méthode purement théorique, comme la plupart de celles qui sont de temps immémorial en possession de l'enseignement ? l'enfant sera peu instruit, et il ne sera point élevé : ignorant il restera dans un état d'abaissement intellectuel au nuisible à lui-même que préjudiciable à la société ; immoral, son existence sera souvent une menace perpétuelle contre cette même société, ses institutions et ses lois. La seule, la véritable école civilisatrice sera donc celle où tous les éléments d'étude serviront à la culture de l'âme, et où l'enfant s'améliorera non-seulement par les choses qu'il apprendra, mais encore par la manière dont il les apprendra. Ce sera celle, en un mot, où le principe d'enseignement sera tel qu'il exercera sans cesse le jugement et l'intelligence, et où tout travail de la mémoire et du raisonnement se liera constamment à une leçon religieuse et morale, à un sentiment de l'âme. Voilà le problème ; par quel moyen le résoudre ?

La nature elle-même semble nous indiquer la solution de ce problème, lorsqu'elle nous présente l'exemple de la